

La passion est-elle nécessaire au bonheur ?

Quelques citations pour introduire la discussion.

- On a plus perdu quand on a perdu sa passion que quand on s'est perdu dans sa passion.
Kierkegaard
- Le bonheur, c'est savoir ce que l'on veut et le vouloir passionnément.
- Toute passion et toute action s'accompagnent logiquement de plaisir ou de peine.
Aristote
- Le bonheur consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire.
Charles Fourier
- La passion est une existence primitive ou, si vous le voulez, un mode primitif d'existence.
David Hume
- Le luxe et l'éclat de la fleur affirment que le bonheur est au bout de la passion satisfaite ; son affaiblissement et ses pâles couleurs, que la souffrance est au bout de la passion comprimée.
Alphonse Toussenel
- Le bonheur n'est-il point de feindre de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ?
Gilbert Sinoué
- La passion est un excès de vie, un excès de lumière, impossible à étaler dans un quotidien.
Tahar Ben Jelloun
- Vous cherchez le bonheur, pauvres fous ? Passez votre chemin : le bonheur n'est nulle part.
Louise Michel
- Si vous voulez vivre une vie heureuse, attachez-la à un but, et non pas à des personnes ou des choses.
Albert Einstein
- Être heureux ne signifie pas que tout est parfait. Cela signifie que vous avez décidé de regarder au-delà des imperfections.
Aristote
- Le bonheur c'est le plaisir sans remords.
Socrate
- Rien ne s'accomplit dans ce monde sans passion.
Hegel
- Le bonheur est vide, le malheur est plein.
Victor Hugo
- Être heureux, ce n'est pas bon signe, c'est que le malheur a manqué le coche, il arrivera par le suivant.
Marcel Aymé
- Si je laissais la passion pénétrer dans mon corps, la douleur viendrait rapidement à sa suite.
Michel Houellebecq
- Le bonheur est un idéal de l'imagination et non de la raison.
Kant

- La passion peut se comparer à la loterie : duperie certaine et bonheur cherché par les fous.
Stendhal
- J'ai connu le bonheur mais ce n'est pas ce qui m'a rendu le plus heureux.
Jules Renard
- Réussir, c'est être en accord avec soi-même, faire les choses avec passion et pas avec raison.
Hélène Darroze
- Un peu de passion augmente l'esprit, beaucoup l'éteint.
Stendhal
- Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse.
Nietzsche

Petit recueil de textes pour quelques pistes de réflexions

1. **Blaise Pascal**, *Pensées 410-413 + 411-412* (1657-1662), in Œuvres complètes. Le Seuil, 1963, p. 549 et 586.

Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions et devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir bête brute (Des Barreaux). Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent. Et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer. [...] Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'y avait que la raison sans passions. S'il n'y avait que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé et contraire à lui-même.

2. **David Hume**, *Traité de la nature humaine* (1737), trad. A. Leroy, éd. Aubier – Montaigne, 1946, tome 2, p. 522-524.

Rien n'est plus habituel en philosophie, et même dans la vie courante, que de parler du combat de la passion et de la raison, de donner la préférence à la raison et d'affirmer que les hommes ne sont vertueux que dans la mesure où ils se conforment à ses décrets. Toute créature raisonnable, dit-on, est obligée de régler ses actions par la raison ; si un autre motif ou un autre principe entre en lutte pour diriger sa conduite, elle doit le combattre jusqu'à complète soumission ou du moins jusqu'à ce qu'il soit amené à un accord avec ce principe supérieur. C'est sur cette manière de penser que se fonde, semble-t-il, la plus grande partie de la vie morale, ancienne ou moderne ; il n'y a pas de champ plus ample, aussi bien pour les arguments métaphysiques que pour les déclamations populaires, que cette prééminence supposée de la raison sur la passion. L'éternité, l'invariabilité et l'origine divine de la première ont été étalées de la manière la plus avantageuse ; l'aveuglement, l'inconstance et le caractère décevant de la seconde ont été aussi fortement marqués. Afin de montrer l'erreur de toute cette philosophie, je vais tenter de prouver, premièrement, que la raison ne peut être à elle seule un motif pour un acte volontaire, et, deuxièmement, qu'elle ne peut jamais combattre la passion sans la direction de la volonté.

Manifestement, lorsque nous avons la perspective d'éprouver une douleur ou un plaisir par l'effet d'un objet, nous ressentons en conséquence une émotion d'aversion ou d'inclination et nous sommes portés à éviter ou à saisir ce qui nous prouvera ce malaise ou ce contentement. Manifestement aussi, cette émotion n'en reste pas là, mais elle nous fait porter nos vues de tous côtés et elle enveloppe tous les objets reliés à son objet primitif par la relation de cause à effet. C'est ici qu'intervient le raisonnement pour découvrir cette relation et, comme varie notre raisonnement, nos actions subissent une variation corrélative. Mais évidemment, dans ce cas, l'impulsion ne naît pas de la raison qui la dirige seulement. C'est la perspective d'une douleur ou d'un plaisir qui engendre l'aversion ou l'inclination pour un objet ; ces émotions s'étendent aux causes et aux effets de cet objet, puisque la raison et l'expérience nous les désignent. Cela ne pourrait nous intéresser le moins du monde de savoir que tels objets sont des causes et tels autres des effets, si les causes et les effets nous étaient également indifférents. Quand les objets eux-mêmes ne nous touchent pas, leur connexion ne peut jamais leur donner une influence ; il est clair que, comme la raison n'est rien que la découverte de cette connexion, ce ne peut être par son intermédiaire que les objets sont capables de nous affecter.

Puisque la raison à elle seule ne peut jamais produire une action, ni engendrer une volition, je conclus que la même faculté est aussi incapable d'empêcher une volition ou de disputer la préférence à une passion ou à une émotion. C'est une conséquence nécessaire. Il est impossible que la raison puisse avoir ce second effet d'empêcher une volition autrement qu'en donnant à nos passions une impulsion dans une direction contraire : cette impulsion, si elle avait opéré seule, aurait suffi à produire la volition. Rien ne peut s'opposer à une impulsion passionnelle, rien ne peut retarder une impulsion passionnelle qu'une impulsion contraire ; si cette impulsion contraire naissait parfois de la raison, cette faculté devrait avoir

une influence primitive sur la volonté et elle devrait être capable de produire, aussi bien que d'empêcher, un acte de volition. Mais, si la raison n'a pas d'influence primitive, il est impossible qu'elle puisse contrebalancer un principe qui a ce pouvoir ou qu'elle puisse faire hésiter l'esprit un moment. Il apparaît ainsi que le principe, qui s'oppose à notre passion, ne peut s'identifier à la raison et que c'est improprement qu'on l'appelle de ce nom. Nous ne parlons ni avec rigueur ni philosophiquement lorsque nous parlons du combat de la passion et de la raison. La raison est, et elle ne peut qu'être, l'esclave des passions ; elle ne peut prétendre à d'autre rôle qu'à les servir et à leur obéir.

3. **Lucrèce**, *De Natura Rerum* (1^{er} siècle avant J. C)

La passion aveugle les amants et leur montre des perfections qui n'existent pas. Souvent nous voyons des femmes laides ou vicieuses captiver les hommages et les cœurs. Ils se raillent les uns les autres, ils conseillent à leurs amis d'apaiser Vénus, qui les a affligés d'une passion avilissante ; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire, c'est une brune piquante ; sale et dégoûtante, elle dédaigne la parure ; louche, c'est la rivale de Pallas ; maigre et décharnée, c'est la biche du Ménale ; d'une taille trop petite, c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne ; d'une grandeur démesurée, elle est majestueuse, pleine de dignité ; elle bégaye et articule mal, c'est un aimable embarras ; elle est taciturne, c'est la réserve de la pudeur ; emportée, jalouse, babillarde, c'est un feu toujours en mouvement ; desséchée à force de maigreur, c'est un tempérament délicat ; exténuée par la toux, c'est une beauté languissante ; d'un embonpoint monstrueux, c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus ; enfin un nez camus paraît le siège de la volupté, et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre.

4. **Arthur Schopenhauer**, *Métaphysique de l'amour* (1818), trad. M. Simon, Éd. 10-18, U. G. E., 1964 p. 52-53.

Manifestement le soin avec lequel un insecte recherche telle fleur, ou tel fruit, ou tel fumier, ou telle viande, ou, comme l'ichneumon, une larve étrangère pour y déposer ses œufs, et à cet effet ne redoute ni peine ni danger, est très analogue à celui avec lequel l'homme choisit pour la satisfaction de l'instinct sexuel une femme d'une nature déterminée, adaptée à la sienne, et qu'il recherche si ardemment que souvent pour atteindre son but, et au mépris de tout bon sens, il sacrifie le bonheur de sa vie par un mariage insensé, par des intrigues qui lui coûtent fortune, honneur et vie, même par des crimes comme l'adultère et le viol, – tout cela uniquement pour servir l'espèce de la manière la plus appropriée et conformément à la volonté partout souveraine de la nature, même si c'est au détriment de l'individu. Partout en effet l'instinct agit comme d'après le concept d'une fin, alors que ce concept n'est pas du tout donné. La nature l'implante là où l'individu qui agit serait incapable de comprendre son but ou répugnerait à le poursuivre ; aussi n'est-il, en règle générale, attribué qu'aux animaux, et cela surtout aux espèces inférieures, qui ont le moins de raison ; mais il n'est guère donné à l'homme que dans le cas examiné ici, car l'homme pourrait sans doute comprendre le but, mais ne le poursuivrait pas avec toute l'ardeur indispensable, c'est-à-dire même aux dépens de son bonheur personnel. Aussi, comme pour tout instinct, la vérité prend ici la forme de l'illusion, afin d'agir sur la volonté.

C'est un mirage voluptueux qui leurre l'homme, en lui faisant croire qu'il trouvera dans les bras d'une femme dont la beauté lui agréait, une jouissance plus grande que dans ceux d'une autre ; ou le convainc fermement que la possession d'un individu unique, auquel il aspire exclusivement, lui apportera le bonheur suprême. Il s' imagine alors qu'il consacre tous ses efforts et tous ses sacrifices à son plaisir personnel, alors que tout cela n'a lieu que pour conserver le type normal de l'espèce, ou même pour amener à l'existence une individualité tout à fait déterminée, qui ne peut naître que de ces parents-là.

5. **Platon**, *Gorgias* (IV^e siècle avant J. C), 491d-492e, trad. M. Canto-Sperber, Éd. Garnier-Flammarion, 1987, p. 228-231.

Socrate : Je dis que chaque individu se commande lui-même ; ou sinon, c'est qu'il n'y aurait pas lieu de se commander soi-même, seulement de commander aux autres !

Socrate : Mais que veux-tu dire avec ton « se commander soi-même » ?

Socrate : Oh, rien de compliqué, tu sais, la même chose que tout le monde : cela veut dire être raisonnable, se dominer, commander aux plaisirs et passions qui résident en soi-même. **Calliclès** : Ah ! tu es vraiment charmant ! Ceux que tu appelles hommes raisonnables, ce sont des abrutis !

Socrate : Qu'est-ce qui te prend ? N'importe qui saurait que je ne parle pas des abrutis !

Calliclès : Mais si, Socrate, c'est d'eux que tu parles, absolument ! Car comment un homme pourrait-il être heureux s'il est esclave de quelqu'un d'autre ? Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste selon la nature ? Hé bien, je vais te le dire franchement ! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement – j'en ai

déjà parlé – est une vilaine chose. C’est ainsi qu’elle réduit à l’état d’esclaves les hommes dotés d’une plus forte nature que celle des hommes de la masse ; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. Car, bien sûr, pour tous les hommes qui, dès le départ, se trouvent dans la situation d’exercer le pouvoir, qu’ils soient nés fils de rois ou que la force de leur nature les ait rendus capables de s’emparer du pouvoir – que ce soit le pouvoir d’un seul homme ou celui d’un groupe d’individus –, oui, pour ces hommes-là, qu’est-ce qui serait plus vilain et plus mauvais que la tempérance et la justice ? Ce sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes ! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu’il est fait de justice et de tempérance, d’en être réduits au malheur, s’ils ne peuvent pas, lors d’un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu’à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir ! Écoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu’on veut, demeurent dans l’impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l’encontre de la nature. Rien que des paroles en l’air, qui ne valent rien !

Socrate : Ce n’est pas sans noblesse, Calliclès, que tu as exposé ton point de vue, tu as parlé franchement. Toi, en effet, tu viens de dire clairement ce que les autres pensent et ne veulent pas dire. Je te demande donc de ne céder à rien, en aucun cas ! Comme cela, le genre de vie qu’on doit avoir paraîtra tout à fait évident. Alors, explique-moi : tu dis que, si l’on veut vivre tel qu’on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste ?

Calliclès : Oui, je l’affirme, c’est cela la vertu !

Socrate : Il est donc inexact de dire que les hommes qui n’ont besoin de rien sont heureux.

Calliclès : Oui, parce que, si c’était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux !

6. **Charles Fourier**, *Le nouveau monde amoureux* (1820), Anthropos, 1967, p. 450-451.

Il fallait réprimer provisoirement les passions vicieuses : idée fausse et qui égare tous les savants. Il n’y a point de passions vicieuses, il n’y a que de vicieux développements. J’admets que le meurtre, le larcin, la fourberie sont des essors vicieux, mais la passion qui les produit est bonne et a dû être jugée utile par Dieu qui la créa, témoin la férocité. Dieu a dû créer des caractères sanguinaires, sans eux il n’y aurait dans l’harmonie future ni chasseurs, ni bouchers. Il faut donc parmi les 810 caractères une certaine quantité d’un naturel féroce qui, à la vérité, sont très malfaisants dans l’ordre actuel où tout engorge et irrite leurs passions mais, dans l’harmonie où les passions trouvent un facile développement, l’homme sanguinaire n’ayant aucun sujet de haine contre ses semblables sera entraîné à l’exercer sur les animaux. Sa férocité l’entraînera dès l’enfance au travail des boucheries bien plus étendu dans ce nouvel ordre qu’en civilisation. Ainsi la férocité, l’esprit d’orgueil, de conquête, le larcin, la concupiscence et tant d’autres passions malfaisantes ne sont point des germes vicieux, mais leur essor est vicié par la civilisation qui corrompt les rouages et germes passionnels, tous jugés utiles par Dieu qui n’en créa aucun sans lui assigner un rang et un emploi dans le vaste mécanisme d’harmonie. Ainsi, du moment où nous voulons réprimer une seule passion, nous faisons un acte d’insurrection et d’hostilité contre Dieu. Nous l’accusons par le fait d’imbécillité pour l’avoir créée. D’ailleurs, comment établir la distinction des bonnes et des mauvaises ? En compulsant les innombrables systèmes des moralistes et législateurs on trouvera des apologies et chances d’emplois sociaux pour toute passion proscrite parmi nous...

Faut-il prouver que la concupiscence, l’orgie amoureuse, la communauté des femmes et des hommes est le sentier de la morale naturelle. Nous verrons la nature proclamer cette vérité à l’île d’Otaïti. Jamais mœurs ne furent plus naturelles que celles des Otaïtiens, vivant dans un isolement originel et n’ayant jamais été viciés par contact avec aucun peuple. Ils étaient vraiment les hommes de la simple nature, les échos de ses inspirations sociales et morales ; elle place donc la vertu dans le libre amour.

7. **G. W. Friedrich Hegel**, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* (1830), trad. M. de Gandillac, Ed. Gallimard.

Les inclinations et les passions ont pour contenu les mêmes déterminations que les sentiments pratiques et, d’un côté, elles ont également pour base la nature rationnelle de l’esprit, mais, d’un autre côté, en tant qu’elles relèvent de la volonté encore subjective, singulière, elles sont affectées de contingence et il apparaît que, en tant qu’elles sont particulières, elles se comportent, par rapport à l’individu comme entre elles, de façon extérieure et, par conséquent, selon une nécessité non libre.

La passion contient dans sa détermination d’être limitée à une particularité de la détermination-volitive, particularité dans laquelle se noie l’entière subjectivité de l’individu, quelle que puisse être d’ailleurs la teneur de la détermination qu’on vient d’évoquer. Mais, en raison de ce caractère formel, la passion n’est ni bonne ni méchante ; cette forme exprime simplement le fait qu’un sujet a situé tout l’intérêt vivant de son esprit, de son talent, de son caractère, de sa jouissance, dans un certain contenu. Rien de grand ne s’est accompli sans passion ni ne peut s’accomplir sans elle. C’est seulement une moralité inerte, voire trop souvent hypocrite, qui se déchaîne contre la forme de la passion comme telle.

[...] La question de savoir qu'elles sont les inclinations bonnes, rationnelles, et quelle est leur subordination, se transforme en l'exposé des rapports que produit l'esprit en se développant lui-même comme esprit objectif. – développement où le contenu de l'ipso-détermination perd sa contingence ou son arbitraire. Le traité des tendances, des inclinations et des passions selon leur véritable teneur est donc essentiellement la doctrine des devoirs dans l'ordre du droit, de la morale et des bonnes mœurs.

8. **Walpola Rahula**, *L'enseignement du Bouddha* d'après les textes les plus anciens, p. 128, Éd. du Seuil, 1971.

Voici, ô bhikkus, la noble Vérité sur « dukkha ». La naissance est « dukkha », la vieillesse est « dukkha », la maladie est « dukkha », la mort est « dukkha », être uni à ce que l'on n'aime pas est « dukkha », être séparé de ce que l'on aime est « dukkha », ne pas avoir ce que l'on désire est « dukkha », en résumé, les cinq agrégats d'attachement sont « dukkha ».

Voici, ô bhikkus, la Noble Vérité sur la cause de « dukkha ».

C'est cette « soif » (désir, « tanhâ ») qui produit la reexistence et le re-devenir, qui est lié à une avidité passionnée et qui trouve une nouvelle jouissance tantôt ici, tantôt là, c'est-à-dire la soif des plaisirs des sens, la soif de l'existence et du devenir, et la soif de la non-existence (auto-annihilation).

Voici, ô bhikkus, la Noble Vérité sur la cessation de « dukkha ».

C'est la cessation complète de cette « soif », la délaisser, y renoncer, s'en libérer, s'en détacher.

Voici, ô bhikkus, la Noble Vérité, sur le sentier qui conduit à la cessation de « dukkha ». C'est le Noble Sentier Octuple, à savoir: la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, le moyen d'existence juste, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste.

9. **Ferdinand Alquié**, *Le désir d'éternité* (1943), Coll. « Quadrige », PUF, 1983, p. 59-60.

Orientée vers le passé, remplie par son image, la conscience du passionné devient incapable de percevoir le présent: elle ne peut le saisir qu'en le confondant avec le passé auquel elle retourne, elle n'en retient que ce qui lui permet de revenir à ce passé, ce qui le signifie, ce qui le symbolise: encore signes et symboles ne sont-ils pas ici perçus comme tels, mais confondus avec ce qu'ils désignent. L'erreur de la passion est semblable à celle où risque de nous mener toute connaissance par signes, où nous conduit souvent le langage: le signe est pris pour la chose elle-même: telle est la source des idolâtries, du culte des mots, de l'adoration des images, aveuglements semblables à ceux de nos plus communes passions. Aussi celui qui observe du dehors le passionné ne peut-il parvenir à comprendre ses jugements de valeur ou son comportement: il est toujours frappé par la disproportion qu'il remarque entre la puissance du sentiment et l'insignifiance de l'objet qui le semble inspirer, il essaie souvent, non sans naïveté, de redresser par des discours relatifs aux qualités réelles de l'objet présent les erreurs d'une logique amoureuse ou d'une crainte injustifiée. Mais on ne saurait guérir une phobie en répétant au malade que l'objet qu'il redoute ne présente nul danger, la crainte ressentie n'étant en réalité pas causée par cet objet, mais par celui qu'il symbolise, et qui fut effectivement redoutable, ou désiré avec culpabilité. De même, il est vain de vouloir détruire un amour en mettant en lumière la banalité de l'objet aimé, car la lumière dont le passionné éclaire cet objet est d'une autre qualité que celle qu'une impersonnelle raison projette sur lui: cette lumière émane de l'enfance du passionné lui-même, elle donne à tout ce qu'il voit la couleur de ses souvenirs. « Prenez mes yeux », nous dit l'amant. Et seuls ses yeux peuvent en effet apercevoir la beauté qu'ils contemplent, la source de cette beauté n'étant pas dans l'objet contemplé, mais dans la mémoire de leurs regards. L'erreur du passionné consiste donc moins dans la surestimation de l'objet actuel de sa passion que dans la confusion de cet objet et de l'objet passé qui lui confère son prestige. Ce dernier objet ne pouvant être aperçu par un autre que par lui-même, puisqu'il ne vit que dans son souvenir, le passionné a l'impression de n'être pas compris, sourit des discours qu'on lui tient, estime qu'à lui seul sont révélées des splendeurs que les autres ignorent. En quoi il ne se trompe pas tout à fait. Son erreur est seulement de croire que les beautés qui l'émeuvent et les dangers qu'il redoute sont dans l'être où il les croit apercevoir. En vérité, l'authentique objet de sa passion n'est pas au monde, il n'est pas là et ne peut pas être là, il est passé. Mais le passionné ne sait pas le penser comme tel: aussi ne peut-il se résoudre à ne le chercher plus.

10. **Georges Bataille**, *L'érotisme* (1957), 10-18, U. G. E., 1965, p. 24-25.

À la base, la passion des amants prolonge dans le domaine de la sympathie morale la fusion des corps entre eux. Elle la prolonge ou elle en est l'introduction. Mais pour celui qui l'éprouve, la passion peut avoir un sens plus violent que le désir des corps. Jamais nous ne devons oublier qu'en dépit des promesses de félicité qui l'accompagnent, elle introduit d'abord le trouble et le dérangement. La passion heureuse elle-même engage un désordre si violent que le bonheur dont il s'agit, avant d'être un bonheur dont il est possible de jouir, est si grand qu'il est comparable à son contraire, à la souffrance. Son essence est la substitution d'une continuité merveilleuse entre deux êtres à leur discontinuité persistante. Mais cette continuité est surtout sensible dans l'angoisse, dans la mesure où elle est inaccessible, dans la mesure où elle est recherchée dans l'impuissance et le tremblement. Un bonheur calme où l'emporte un sentiment de sécurité n'a de sens que l'apaisement de la longue souffrance qui l'a précédé. Car il y a, pour les amants, plus de chance de ne pouvoir longtemps se rencontrer que de jouir d'une contemplation éperdue de la continuité intime qui les unit.

Les chances de souffrir sont d'autant plus grandes que seule la souffrance révèle l'entière signification de l'être aimé. La possession de l'être aimé ne signifie pas la mort, au contraire, mais la mort est engagée dans sa recherche. Si l'amant ne peut posséder l'être aimé, il pense parfois à le tuer : souvent il aimerait mieux le tuer que le perdre. Il désire en d'autres cas sa propre mort. Ce qui est en jeu dans cette furie est le sentiment d'une continuité possible aperçue dans l'être aimé. Il semble à l'amant que seul l'être aimé – cela tient à des correspondances difficiles à définir, ajoutant à la possibilité d'union sensuelle celle de l'union des cœurs, – il semble à l'amant que seul l'être aimé peut en ce monde réaliser ce qu'interdisent nos limites, la pleine confusion de deux êtres, la continuité de deux êtres discontinus. La passion nous engage ainsi dans la souffrance, puisqu'elle est, au fond, la recherche d'un impossible et, superficiellement, toujours celle d'un accord dépendant de conditions aléatoires. Cependant, elle promet à la souffrance fondamentale une issue. Nous souffrons de notre isolement dans l'individualité discontinue. La passion nous répète sans cesse : si tu possédais l'être aimé, ce cœur que la solitude étrange formerait un seul cœur avec celui de l'être aimé. Du moins en partie, cette promesse est illusoire. Mais dans la passion, l'image de cette fusion prend corps, parfois de différente façon pour chacun des amants, avec une folle intensité. Au-delà de son image, de son projet, la fusion précaire réservant la survie de l'égoïsme individuel peut d'ailleurs entrer dans la réalité. Il n'importe : de cette fusion précaire en même temps profonde, le plus souvent la souffrance – la menace d'une séparation – doit maintenir la pleine conscience.